D'un discours ininterrompu...

Benoît Goetz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/445>

DOI : 10.4000/leportique.445

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2000

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Benoît Goetz, « D'un discours ininterrompu... », *Le Portique* [En ligne], 6 | 2000, mis en ligne le 24 mars 2005, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/445> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.445>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

D'un discours ininterrompu...

Benoît Goetz

- 1 Comme le note en passant Levinas, « l'Université... – malgré toutes les contestations – confère le droit de parler »¹. Le discours universitaire est donc d'abord, par définition, le discours autorisé, sinon celui qui fait autorité. Un discours autorisé ne s'autorise pas de lui-même. Il est autorisé par le droit universitaire qui se fonde, en dernier recours, sur une communauté de savants, internationale et finalement « universelle ». Un discours est universitaire dès lors qu'il peut revendiquer le soutien de cette communauté. Le privilège de celui qui habite ce discours (et que ce discours habilite) est de pouvoir hors conversation et sans interruption continuer à parler une vie durant.
- 2 Autorisé, ce discours n'a, « malgré toutes les contestations », aucune raison de s'arrêter jamais. Nous sommes à l'autre pôle du discours médiatique où, à l'inverse, le principe consiste en une obligation d'interruption constante. Ce pourquoi, d'ailleurs, rien n'est jamais vraiment *dit* à la télévision, tant il est vrai, comme le soutient Hegel, que « pour dire la vérité, il faut au moins deux phrases ». Le discours universitaire est un discours qui se réclame de la vérité, dans le cadre d'une épistémologie « popperienne ». Il ne sera pas interrompu tant que régnera, sur son contenu et sur ses formes, le consensus. Le consensus est l'accord pour que continue sans interruption la polyphonie des discours compossibles. Cet accord ne porte bien entendu aucunement sur ce qui est dit, il ne valide que le *dicible*. De fait, il est extrêmement rare que la communauté s'autorise à interrompre un des discours qui la constitue. Il ne faut pas moins alors qu'un scandale politico-moral (par exemple du type révisionniste).
- 3 Le discours universitaire ne peut donc se prévaloir très longtemps sans ironie d'une vertu qu'il porte pourtant très haut, à savoir le « dialogisme »². La pratique ordinaire consiste davantage en un code de bonne tenue en vue de la coexistence pacifique des discours. Il s'agit de se succéder en bon ordre à la tribune. On ne reprochera jamais à un collègue d'être parti s'aérer tandis que l'on « intervient » à son tour durant un colloque éreintant mais situé dans un lieu enchanteur. De toute façon les « actes » viendront à leur heure recueillir la polyphonie des discours. Le droit exorbitant de parler sans être

interrompu ne peut être conféré qu'à celui qui sait renoncer à la grâce d'être écouté et entendu (et lu).

- 4 En fait, il s'agit de parvenir à une souveraineté du discours lui-même, du discours en tant que tel. C'est pourquoi l'impersonnalité est de mise – ce qui confère d'ailleurs au discours universitaire sa qualité essentielle qui est d'être reposant. Les signes qui individualisent la parole se doivent d'être discrets, détachés, et humoristiques (un brin). Le discours universitaire survole ses objets comme le lui autorise une perspective fondamentalement historique, voire historicienne ou historiciste. La manière d'objectivité dont peut se réclamer le discours universitaire lui vient d'un mode d'objectivation fondamentalement historisant. Le grand texte sur le discours universitaire, hormis le pamphlet de Schopenhauer qui vient d'être réédité ³ est, bien sûr, la seconde des *Inactuelles* de Nietzsche. Seule l'Histoire permet à ce discours d'accéder à ce qu'il faut bien appeler son « invulnérabilité ». L'Histoire et la Philosophie – qui scellent leur alliance en Histoire de la Philosophie et en Philosophie de l'Histoire – sont les deux mamelles où s'alimente le discours universitaire.
- 5 On comprendra qu'il n'est pas question, dans ces quelques lignes, d'amorcer la moindre critique. Tous les traits dont nous caractérisons le discours universitaire pourraient servir autant à son dénigrement qu'à son éloge. L'impersonnalité, par exemple, qui pourrait n'être qu'« une manière commode de s'agrandir jusqu'à l'universel » ⁴, est aussi le gage d'un *effacement* qui permet au discours universitaire de gagner une tonalité qui n'est pas étrangère à celle de la littérature.
- 6 En effet, le discours universitaire, même « improvisé », est toujours *écrit*. Son récepteur est toujours plus ou moins sommé, sauf incongruité, à prendre quelques notes. L'émetteur, lui, a forcément d'une manière ou d'une autre *préparé* son propos. Le discours universitaire est donc toujours lié à une pratique d'écriture. C'est un discours *dicté* qui n'est jamais naïf ni « spontané ». C'est pourquoi, il lui arrive de donner à entendre une parole autre, « cette parole inidentifiable, vagabonde, ressassante et dérangeante » dont parle Maurice Blanchot à propos de Merleau-Ponty. Alors la non-interruption dont nous faisons une des propriétés fondamentales du discours universitaire cesse paradoxalement de rappeler l'autisme. Tout au contraire, ininterrompu, un discours ne peut être le fait d'un seul, les limites d'une vie supposant l'interruption. Le Professeur *reprend* une parole qui vient de loin et dont il est le dépositaire passager. Parmi ses auditeurs beaucoup rêvent déjà de mêler leurs voix à ce bruissement qui monte du fond des âges (du Moyen Âge).

«... Il n'y a peut-être pas de philosophie, de même que l'on peut douter de la validité du mot littérature, mais, parlant, ne parlant pas, écrivant, n'écrivant pas, il y a, dans nos sociétés modernes, même sous la modeste apparence du plus modeste professeur de philosophie, quelqu'un qui parle au nom de la philosophie qui peut-être n'existe pas, et maintient vide, pour y disparaître, la place vide d'une parole toujours autre que celle qu'il prononce. Le philosophe ainsi, quoi qu'il dise, enseigne, dans l'obscurité ou dans la renommée, ce philosophe qui n'a pas droit à son titre, est toujours l'homme d'une double parole : il y a ce qu'il dit et qui est important, intéressant, nouveau et propre à prolonger l'interminable discours, mais, derrière ce qu'il dit, il y a quelque chose qui lui retire la parole, ce discours précisément sans droit, sans signes, illégitime, mal venu, de mauvais augure et, pour cette raison obscène, et toujours de déception ou de rupture et, en même temps passant par-delà tout interdit, le plus transgressif, le plus proche du Dehors intransgressible – en ce sens apparenté à ce quelque chose de brut ou de sauvage (ou d'égaré) auquel Merleau-Ponty faisait allusion » ⁵.

- 7 [Cette très longue citation, laissons-la sans paraphrase, afin de préserver sa puissance d'interruption et pour enfreindre à loisir la loi du commentaire].
- 8 « Voyez comment parlent ces gens là ! », aurait dit André Breton quand il eut pris connaissance du titre de l'ouvrage de Paulhan : *Braque le Patron*. Il est assez clair, en effet, qu'un ramage n'est jamais étranger à une certaine qualité de plumage. Il faut donc évoquer le drapé ou le *décorum* qui n'est jamais absent dès lors que se profère une bribe du discours ininterrompu qui nous occupe. Un amphithéâtre, serait-il virtuel, se dessine et se déploie – dans la salle la plus piteuse – dès lors que se déploie le discours universitaire.
- 9 Le discours universitaire ne s'entend pas lui-même comme un discours. Son monopole repose sur cette surdité foncière. Il se projette directement sur un objet qu'il enserme. Les aventures et mésaventures de Barthes avec la Sorbonne n'ont pas d'autre explication que la révélation sémiologique dont il a été l'auteur, qui donne à entendre un discours comme un discours situé dans l'archipel des discours. Il faut lire en particulier, de Roland Barthes, cet article époustouflant de lucidité – dans l'ordre de ce que pourrait être, un jour, une véritable « sociologie de la connaissance » –, intitulé *Écrivains, intellectuels, professeurs* ⁶.
- 10 Pour conclure sans conclure, cette sentence de Théodule Ribot (que nous communique un collègue et ami sociologue) : « La pédagogie n'est pas une science mais une carrière ».

NOTES

1.. Emmanuel LEVINAS, *Noms Propres*, Fata Morgana, 1975, p. 121.

2.. Ce n'est pas la circulation du discours de l'un à l'autre et des uns aux autres qui explique l'allergie du discours universitaire au dialogue, c'est le risque d'interruption, de césure, d'achoppement, que comporte tout dialogue véritable (ou plus simplement toute conversation). Derrida écrit justement : « Pour entrer en rapport avec l'autre, il faut que l'interruption soit possible [...] S'il y a de l'interlocution, elle suppose cette interruption » (*Altérités*, Éd. Osiris, 1986, p. 82 – Daniel Payot commente cette affirmation dans *Effigies*, Galilée, 1997, p. 183).

3.. Il s'agit d'un texte des *Parerga et Paralipomena* violemment anti-hégélien, publié précédemment aux éditions Circé, sous le titre : *Ils corrompent nos têtes*.

4.. Maurice BLANCHOT, « Le discours philosophique », in *L'Arc* n° 46, consacré à Merleau-Ponty.

5.. Maurice BLANCHOT, *Ibid.*

6.. « À la parole, on ne peut que rajouter une autre parole. Le mouvement correctif et perfectif de la parole est le bredouillement, tissage qui s'épuise à se reprendre, chaîne de corrections augmentatives où vient se loger par prédilection la part inconsciente de notre discours... la figure éponyme du parleur, c'est Pénélope... nous ne pouvons nous faire comprendre (bien ou mal) que si nous soutenons en parlant une certaine vitesse de l'énonciation. Nous sommes comme un cycliste ou un film condamnés à rouler, à

tourner, s'ils ne veulent pas tomber ou s'enrayer ; le silence ou le flottement du mot me sont également interdits : la vitesse articulatoire asservit chaque point de la phrase à ce qui le précède ou le suit immédiatement... », Roland BARTHES, *Essais critiques IV*, Seuil, 1984, p. 346.

On raconte que Barthes commença de la sorte un cours au Collège de France, après l'« interruption » des vacances : « Donc, je disais... ».

RÉSUMÉS

La non-interruption semble être une propriété caractéristique du discours universitaire. C'est dire qu'il s'expose constamment au risque d'une parole allergique à toute rencontre. Mais c'est peut-être aussi, à l'inverse, ce qui donne à certains enseignements la chance de donner à entendre une « parole autre », qui échappe, comme la littérature, à la dictature de la communication.